

Le grand labeur*

Un seul de mes (trente) livres a « bien marché » : le premier¹. Il le doit à une convergence de facteurs sur laquelle je me suis longtemps interrogé.

L'éditeur d'abord. Ici, Dominique Gaultier, du Dilettante. Il est le seul à qui j'envoie mon texte en janvier 98. Il m'appelle trois jours plus tard et me donne son accord pour éditer le livre « mais dans un an ». Quand vient le moment de le mettre en fabrication, il m'appelle pour me suggérer cinq ou six corrections – deux fois rien, un mot..., sauf la dernière phrase qu'il me propose de supprimer. Il avait parfaitement raison. On est à l'automne 98. Début décembre, il assure un « énorme » service de presse (deux cents envois) que je paraphrase avec les précieux conseils de Gilbert Kerleau, son assistant. Le livre sort le 4 janvier 99. En quinze jours, le livre bénéficie de critiques unanimes dans tout ce que la presse compte d'hebdomadaires et quelques quotidiens. Premier tirage à mille exemplaires immédiatement épuisé, retraitage à quinze cents. Quand, début mars, je passe chez Pivot, Le Dilettante réimprime deux mille cinq cents exemplaires. Ce soir-là, le Livre de Poche achète les droits. Voici pour la réussite commerciale – toute relative puisque, chez le même éditeur, l'année suivante Anna Galvalda tirera cent fois plus !

Or ce roman est quelconque. Pas mauvais mais une blquette. Qu'est-ce qui a donc joué là-dedans ?

D'abord le phénomène « premier roman » qui est, pour l'éditeur, du nanan : il y a le piment de la découverte et du prestige qui s'y attache – Jérôme Garcin, dans L'Observateur, conclut son très élogieux article par « ... la littérature, dans laquelle Wallet fait une entrée remarquée ».

Ensuite, dans ce cas, le côté jolie histoire d'amour à mettre entre toutes les mains, on pourrait dire le côté « populaire ». Le contenu même du livre et son traitement ont bien sûr à voir avec son succès commercial. Pivot, lui, sera sensible à l'aspect « vieille école, instituteur des années 60 ».

Et puis le relais médiatique – activé on ne peut plus efficacement par l'équipe du Dilettante. Un labeur acharné, tenace, quotidien.

J'en viens maintenant au second roman, sorti un an plus tard², qui demeure un échec total (moins de cinq cents ventes). Dominique Gaultier le refuse, Pascal Garnier, chez Denoël, l'aime beaucoup. Le livre sort dans une nouvelle collection graphiquement peu accueillante – mais Jeanne Benameur y publie « Les demeures » qui connaîtront le succès justifié que l'on sait. Rien. Trois articles, Le Figaro Littéraire et L'Humanité qui l'encensent et L'Observateur qui le démolit. Une présentation télé d'Olivier Barrot (enregistrée, je l'apprends ce jour, dans le Loiret où je vis désormais). Flop !

Pourquoi ? Denoël – qui refusera mes deux romans suivants³ – a pourtant fait son travail d'exposition. Mais la critique n'a pas suivi. Le thème en est beaucoup plus personnel, plus âpre, on n'est plus dans la blquette. C'est évidemment mon roman préféré et celui que les gens que je connais pour être de grands lecteurs préfèrent unanimement. Disons donc qu'il est « meilleur ». Mais on ne se relève pas d'une claque commerciale.

C'est à cette occasion que j'apprends que l'édition est – aussi – un commerce dont l'un des partenaires irremplaçables est les médias. C'est pour cela que tant de journalistes sont publiés, et constitués en cercles de connivence qui « se renvoient l'ascenseur ». La dimension financière de l'édition – et qu'on ne me parle pas d'édition numérique, elle ne cesse de faire la preuve de son inefficacité, François Bon, que j'aime beaucoup, vient d'en faire la preuve – est une donnée incontournable et souvent première. Un éditeur est quelqu'un qui gère une entreprise qu'il doit évidemment à tout le moins équilibrer.

1« Portraits d'automne », roman, Le Dilettante, 1999

2« Ce silence entre nous », roman, Denoël, 2000

3« La mécanique du cœur », « La blanche de Bruges », publiés par G&g

J'ai moi-même, modestement (sept livres), avec quelques amis, tenté de faire vivre une petite structure d'édition⁴. La chose est tout simplement impossible sans personnel et sans savoir-faire. C'est un métier. Dans le circuit, les libraires ne sont d'aucun secours : ils ne font que relayer les commandes de leurs clients avisés.

Mais il est une autre institution dont il convient de dire les insuffisances (euphémisme) : c'est le réseau de la lecture publique. Je ne connais guère de médiathèques ou bibliothèques qui fassent preuve d'un réel dynamisme. Dans le meilleur des cas, quelques rencontres avec des auteurs drainent un maigre public. Les bibliothécaires lisent aussi peu que les enseignants, que j'ai fréquentés pendant quarante ans et dont la curiosité intellectuelle m'a toujours fait préférer la fréquentation des sportifs !

Que reste-t-il alors comme espace d'aventure pour l'écriture ?

Tout d'abord, il est de magnifiques écrivains qui connaissent le succès, de splendides éditeurs qui « tiennent la ligne » et des médias qui font obstinément leur boulot. Et puis, un peu comme un second cercle, des livres plus difficiles, bénéficiant d'une moindre exposition publique, qui rencontrent « leur public ». Ni ces écrivains ni leurs éditeurs n'en vivent. Mais les livres, si ! Les livres sont éternels. Qu'on ne se méprenne pas : je n'ai aucune considération pour la réussite commerciale et, parmi mes auteurs de prédilection, il en est pas mal qui ne l'ont jamais connue (Pierre Pachet, Jean-Loup Trassard...).

Je voudrais terminer en évoquant une publication singulière, fruit d'une sorte de commande publique relayée par les Editions du Petit Véhicule⁵. A l'origine, une association, Histoires de Vies de Saint-Maximin (Oise), soucieuse de valoriser le patrimoine lié aux carrières. Cette association a assuré, outre toute la documentation nécessaire à mon travail d'écriture, l'animation autour de cette publication, multiplié les informations et les lectures et, en définitive, a permis à la fois de rencontrer un public plus large que les seuls enfants et petits-enfants de carrières, et d'assurer l'équilibre financier de cette opération. Exemple d'un mode d'édition « militant » qui permet à cet ouvrage d'être aujourd'hui le seul à parler de carrières à un jeune lectorat.

Je ne suis pas un « grand » écrivain, je me situe parfaitement dans le panorama de la production française, et les Editions du *Petit Véhicule* (notez la modestie de l'adjectif) ne font pas partie des « grands » éditeurs. Et pourtant certains des livres nés de notre amicale collaboration sont – j'hésite à utiliser le mot « grands »... - de « beaux » livres, des livres « vrais », des livres « profonds ». Et à peu près les seuls que je sois capable d'écrire...⁶

Roger Wallet

* Tiré du *Chiendents* n°38 : *Editeurs : Bon à tirer ?*

4« Abel Bécanes » a publié Jean-Louis Rambour, Philippe Crognier, Cécile Odartchenko, Gilles Toulet, Eden Yoqtân...

5« Georges, le gamin qui rêvait dans les pierres », illustré par Nicolas Désiré-Frisque, EPV, 2011

6R. Wallet a publié, aux EPV, deux recueils de nouvelles : « Tout ce que j'ai perdu m'appartient » (2007) et « Aurai-je jamais rien fait d'autre que passer » (2012) ; trois romans : « La blanche de Bruges » (rééd. 2004), « Un rude été » (2009) et « Djebel » (av. Philippe Crognier, rééd. 2011) ; un roman pour jeunes lecteurs : « Georges... » (2011) ; un numéro de la revue *Chiendents* : « Le petit dico » (2012) ; un essai : « Oui, le cœur à gauche : Beauvais, 1972-2005 » (av. Walter Amsallem). La revue « *Incognita* » n°5 lui est consacrée. dernier livre: *Légère* au Petit Véhicule.